

Vincent RENAULT, Professeur de philosophie au lycée français de Vienne
Cours interactif diffusé le 15 novembre 2012, de 10h à 12h, avec la participation des lycées français et francophones, partenaires du Projet *Europe, Éducation, École* :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
<http://www.coin-philo.net/eee.12-13.programme.php>
Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

FAIRE PLAISIR

Faire plaisir, signe du dévouement, de l'intérêt pris au bien d'autrui? Cette expression éveille d'abord la sympathique image de ceux qui ont souci du prochain au moins autant que d'eux-mêmes. Or il y a lieu de s'interroger sur ce "faire" qui laisse soupçonner - derrière l'apparente évidence d'une disponibilité à l'égard d'autrui - une prise de possession de ce dernier réduit à son aspiration au plaisir et devenu par là une matière sur laquelle et par laquelle agir.

Nous pourrions ainsi mettre en relief les ambiguïtés de cette disposition à faire plaisir. Quelle place lui faire dans les différentes manières de conduire à la satisfaction? Dans quelle mesure faire plaisir peut-il apparaître comme une voie de domination? Et si l'entreprise de faire plaisir était destinée à échouer toujours, les plaisirs ne se laissant pas "faire"?

Nous verrons se croiser, autour de la notion de plaisir envisagée au point de vue de l'intersubjectivité, les problématiques de la nature de l'amitié, de l'usage du langage, mais aussi du jugement esthétique.

Texte 1 : Emmanuel KANT, Critique de la faculté de juger (1790), §5.

Cherchant à déterminer les caractères du jugement esthétique relatif à la beauté, Kant est conduit à distinguer différentes formes de satisfaction.

L'agréable et le bien ont l'un et l'autre un rapport à la faculté de désirer et ils comportent, dans cette mesure, le premier une satisfaction pathologique conditionnée (par les excitations, *stimuli*), le second une satisfaction pratique pure ; et cette satisfaction n'est pas seulement déterminée par la représentation de l'objet, mais aussi par la représentation d'une connexion liant le sujet à l'existence de l'objet. Ce n'est pas seulement l'objet, mais bien aussi son existence qui plaît. En revanche, le jugement de goût est purement contemplatif [...].

L'agréable, le beau et le bien désignent donc trois relations différentes des représentations au sentiment de plaisir ou de déplaisir, par rapport auquel nous distinguons les uns des autres les objets ou les modes de représentation. De même, les expressions adéquates à chacun, dont on se sert pour désigner leurs agréments respectifs, ne sont pas les mêmes. On appelle *agréable* à quelqu'un ce qui lui FAIT PLAISIR [*was ihn VERGNÜGT*] ; *beau*, ce qui lui PLAÎT simplement ; *bon*, ce qui est ESTIMÉ, *approuvé* par lui, c'est-à-dire ce à quoi il attribue une valeur objective. L'agréable concerne aussi bien les animaux dénués de raison ; la beauté, seulement les hommes, c'est-à-dire des êtres de nature animale et cependant raisonnable – et non pas exclusivement en tant qu'ils sont raisonnables (comme des esprits, par exemple), mais bien en tant qu'ils ont en même temps une nature animale ; le bien, en revanche, vaut pour tout être raisonnable en général. [...]

E. KANT, *Critique de la faculté de juger* (1790), §5, Folio, trad. Ladmiral et al., p. 137-138.

Texte 2 : E. KANT, Critique de la faculté de juger (1790), §3.

Kant expose ici la conséquence fâcheuse d'une confusion des différentes formes de satisfaction et de leur réduction à la seule satisfaction relative à l'agréable.

Toute satisfaction (dit-on ou pense-t-on) est elle-même sensation (d'un plaisir). Tout ce qui plaît est donc [selon cette thèse], précisément dans la mesure où cela plaît, agréable [...]. Mais, si l'on admet cela, que ce soit dès lors les impressions des sens qui déterminent l'inclination, que ce soit les principes de la raison qui déterminent la volonté, ou encore les simples formes réfléchies de l'intuition qui déterminent la faculté de juger, tout cela revient exactement au même pour ce qui est de l'effet sur le sentiment de plaisir.[...] Peu importe en somme comment nos facultés parviennent [à ce sentiment de plaisir] ; et comme, en cette affaire, le choix des moyens peut seul faire la différence, alors les hommes pourraient bien s'accuser les uns les autres de folie et de sottise, mais jamais de bassesse et de méchanceté : tous ne courent-ils pas en effet, [selon cette thèse], chacun selon sa façon de voir les choses, après un seul but, qui est pour tous le plaisir ?

E. KANT, *Critique de la faculté de juger* (1790), §3, Folio, trad. Ladmiral et al., p. 132-133.

Texte 3 : Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir* (1882-86), Livre I, §13.

Dans quel but cherche-t-on à faire plaisir ?

Éléments pour la doctrine du sentiment de puissance – En faisant du bien et en faisant du mal, on exerce sa puissance sur autrui – et l'on ne veut rien d'autre ! En *faisant du mal* à ceux à qui nous devons avant tout faire sentir notre puissance ; car la douleur est pour cela un moyen bien plus efficace que le plaisir : - la douleur demande toujours la cause, tandis que le plaisir est enclin à s'en tenir à lui-même et à ne pas regarder en arrière. En *faisant du bien* ou en voulant du bien à ceux qui dépendent de nous en quelque manière (c'est-à-dire sont habitués à penser à nous comme à leurs causes), nous voulons augmenter leur puissance parce qu'ainsi nous augmentons la nôtre, ou nous voulons leur montrer l'avantage qu'il y a à être en notre pouvoir, - ainsi ils se satisferont davantage de leur situation et se montreront plus hostiles et plus combatifs envers les ennemis de *notre* puissance. Que nous offrons des sacrifices en faisant du bien ou en faisant du mal, cela ne modifie en rien la valeur de nos actions ; même lorsque nous risquons notre vie comme le martyr dans l'intérêt de son Église, c'est un sacrifice que nous offrons à *notre* aspiration à la puissance, ou qui est destiné à conserver notre sentiment de puissance. Celui qui éprouve le sentiment suivant : « je suis en possession de la vérité », que de biens n'abandonne-t-il pas pour sauver ce sentiment ? Que ne jette-t-il pas par-dessus bord pour se maintenir « en haut », - c'est-à-dire *au-dessus* des autres, de ceux qui ne détiennent pas la « vérité » ! Certes, l'état dans lequel nous faisons du mal est rarement aussi agréable, aussi purement agréable que celui dans lequel nous faisons du bien, - c'est un signe qu'il nous manque encore de la puissance, ou bien cela trahit le dépit que suscite en nous cette pauvreté ; cette situation s'accompagne de nouveaux dangers et de nouvelles incertitudes pour la puissance que nous possédons déjà et assombrit notre horizon en faisant surgir la perspective de la vengeance, de la raillerie, du châtement, de l'échec. Seuls les représentants les plus excitables et les plus avides du sentiment de puissance peuvent prendre plus de plaisir à imprimer au récalcitrant le sceau de leur puissance ; des hommes pour qui la vision de ce qui est déjà soumis (en tant qu'il est objet de bienveillance) représente un fardeau et suscite l'ennui. Cela dépend de la manière dont on est habitué à *épicer* sa vie ; c'est une question de goût que de préférer l'accroissement lent et soudain, tranquille ou dangereux et audacieux de sa puissance, - on recherche toujours telle ou telle épice en fonction de son tempérament. [...]

Fr. NIETZSCHE, *Le Gai Savoir* (1882-86), Livre I, §13, GF-Flammarion, trad. Wotling, p. 71-73.

Texte 4 : Theodor ADORNO, *Minima Moralia* (1951), §113.

Au §37 du même ouvrage, Adorno parle de la « dimension utopique » que recèle le plaisir. Il propose à présent, dans le cadre d'une critique du plaisir institutionnalisé, l'idée d'un lien paradoxal entre ascèse et attachement au plaisir.

Le trouble-fête. – L'affinité entre ascèse et ivresse que constate la sagesse des psychologues, le rapport d'amour-haine entre les saints et les prostituées, a une raison objectivement juste : l'ascèse rend davantage justice à l'idée de l'accomplissement de l'homme que la culture débitée en tranches. L'hostilité pour le plaisir est sans aucun doute inséparable de la connivence avec la discipline d'une société dont le propre est de demander plus qu'elle n'accorde. Mais il y a également une certaine défiance à l'égard du plaisir, née du pressentiment que le plaisir n'existe pas en ce monde. [...] Le caractère éphémère du plaisir auquel se réfère l'ascèse est la preuve que – sauf dans les *minutes heureuses** où la vie oubliée de l'amant vient se refléter dans le corps de l'amante – le plaisir n'existe pas encore. Même les invectives chrétiennes contre le sexe dans les sermons du capucin de la *Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï, ne peuvent effacer entièrement le souvenir de tels instants. Ce qu'il reproche à l'amour sensuel ce n'est pas seulement le motif théologique du reniement de soi qui, en un splendide renversement, décrète que nul ne peut faire d'un autre son objet (ce qui constituerait donc une sorte de protestation contre l'autorité patriarcale), mais en même temps la conscience de la déformation que subit le sexe à l'aire bourgeoise, sa triste contamination par toutes sortes d'intérêts matériels, le mariage devenu un ignoble compromis [...]. Ce qui contribue à ce *dégoût* ce n'est pas tant la fatigue des sens que le caractère institutionnel du plaisir ainsi autorisé, intégré dans un ordre qui l'a aménagé et qui le transforme en mélancolie mortelle au moment même où il est prescrit. Cette aversion peut croître au point que toute extase préfère pour finir la voie de la renonciation plutôt que de pécher contre son propre concept, en se réalisant.

**En français dans le texte.*

Th. ADORNO, *Minima Moralia* (1951), §113, Payot, trad. Kaufholz et Ladmiral, p. 235-237.